

MAROUBA FALL

**LA
COLLEGIENNE**

(Roman)

Cette œuvre écrite en 1983 est publiée grâce au Fonds d'aide à la création du Ministre de la Culture et de la Communication.

Copyright ISBN : 2 - 7236 - 1066 - 7

© Les nouvelles Editions Africaines du Sénégal, 1990

Penda marche à mes côtés. Elle s'est accrochée à mon bras droit dont les doigts sont enfoncés dans la poche latérale du pantalon de lagos que j'arbore en cette nuit chaude du mois d'août. Elle semble fatiguée et transpire à grosses gouttes. Elle halète comme une bête de proie traquée. Nous marchons à pas comptés. Il m'arrive d'oublier sa présence tant mon cœur, à la remorque de mon esprit qui glane dans les champs du passé, est loin d'elle...

Il était une fois dans ma vie une fille. Elle s'appelait Oulimata. Ses camarades la surnommaient L'Américaine. Pour moi, elle était Ouly.

Pourquoi ne pas l'avouer tout de suite ? Ouly était mon élève. Elle n'était ni trop belle ni douée. Pour parler comme mes collègues d'alors, elle était même nulle. Elle n'avait rien qui la distinguât des autres filles de sa classe ou du collège où je l'avais connue. Peut-être sa taille. Plutôt son âge car elle était assurément trop vieille pour les cours qu'elle suivait avec force lacunes, du reste. Ce qui m'avait le plus attiré en elle, c'étaient ses yeux. De grands yeux marron. Des yeux chargés de langueur qu'il m'était impossible de croiser du regard sans chavirer dans des pensées à la fois délicieuses et

oppressantes, aussi tortueuses qu'un labyrinthe. Elle n'était point Ariane pour m'aider à me retrouver dans le dédale de telles rêveries. Au contraire, elle m'y égarait davantage grâce à son sourire auquel je n'ai su et me saurai jamais donner une épithète adéquate.

Mais tout cela est fini, irrémédiablement fini. Puisqu'Ouly n'est plus...

Tout commença un samedi après-midi, il y a de cela une dizaine d'années.

Idrissa, Moussa, deux anciens condisciplines de lycée, et moi, déambulions indolemment par les rues sableuses de Colobane, un quartier mal famé où nous étions allés voir Rama, une amie de Moussa. Comme c'était la première visite que nous venions de lui rendre, sur le chemin du retour, nous devisions à propos de son sens de l'hospitalité ainsi que du comportement de ses parents à notre égard, quand une voix vaguement familière me héla :

- M'sieu Ndiaye !

Je tournai la tête sans marquer la moindre intention de m'arrêter, devinant que j'allais apercevoir l'une de ces nombreuses élèves du collège où je professais. Hésitante, l'adolescente qui m'avait apostrophé marcha vers moi, arborant un large sourire.

Mes compagnons et moi reçûmes, tour à tour, sa main moite. Elle agrémenta son salut d'une légère genuflexion pour chacun de nous. Remarquant la moue surprise que j'affichais, la jeune fille dit :

- C'est moi Oulimata Thiam.

- Ah, Oulimata ! Je ne t'ai pas reconnue. Ça va ?
- Ça va, M'sieu, répondit-elle.

Sans un mot de plus, j'allais poursuivre mon chemin et oublier que je l'avais rencontrée. C'est alors qu'elle fit quelque chose que je n'appréciai guère sur le moment, quelque chose que je devais regretter plus tard car sans cela rien ne se serait passé entre nous, rien en tout cas qui, maintenant qu'elle n'est plus, me bouleverse quand j'y pense.

J'allais partir en toute quiétude avec mes amis quand Ouly pivota vers un groupe de commères assises à même le sable, sous un arbre, devant une maison aux palissades délabrées, aux baraques branlantes et cria à l'adresse de l'une d'elles :

- Yaa böoy, voici mon professeur de français.

Une quinquagénaire accourut vers moi, Souriant de toutes ses dents rougies par la kola, l'air extrêmement affable.

- As-tu la paix, mon fils ?
- La paix seulement.
- Je me nomme Soukaïna Seck, renseigne-t-elle.
- Mon nom est Ndiaye.
- Ndiaye !
- Seck, dis-je encore avec l'espoir de pouvoir ensuite me dérober.
- Mon Dieu ! Qu'elle était volubile, cette brave dame !
- Ne restez pas dans la rue, mes enfants. Venez, la maison est là, en face de vous. Entrez donc.
- Mère Soukaïna, je passais par hasard. Je suis un peu pressé.
- Elle s'affligea de mon refus à peine mitigé
- -Tu n'es pas gentil, Moussé Ndiaye. Ainsi tu ne veux pas venir à la maison saluer les gens.

Je ne pus résister davantage et me laissai entraîner. Idrissa et Moussa m'emboîtèrent le pas et nous pénétrâmes ensemble chez les Thiam, véritable logis de badolos (1). Dans la cour, les poules se pavanaient devant leur folâtre progéniture, princières et vigilantes, picorant par-ci, grattant par-là et renversant sur leur passage calebasse, sébiles et autres ustensiles de cuisine où avaient séché les restes du repas de midi.

Derrière Mère Soukaïna, nous entrâmes dans une chambre où nous nous installâmes, Moussa sur un fauteuil au coussin éventré, Idrissa sur une chaise bancale et moi sur le rebord d'un vieux divan sur lequel était étendue une jeune fille qui se redressa à notre arrivée.

- Voici le professeur d'Oulimata. Ces deux autres sont ses amis, présenta Mère Soukaïna.

La jeune créature dont la personnalité contrastait violemment avec le décor ambiant déposa le roman-photo qu'elle lisait et échangea avec nous les salutations d'usage.

- C'est ma grande sœur, M'sieu. Elle s'appelle Abissatou, m'informa Oulimata.
- On ne dirait pas. Elle est beaucoup plus claire que toi, remarquai-je, innocent.
- Abissatou était plus noire qu'un grain de ñuule, mais elle s'est dépigmentée, expliqua Mère Soukaïna, après quoi elle fit signe à sa fille cadette qui la suivit. Elles se retirèrent pour se concerter. Cette messe basse m'intrigua mais comme Abissatou était intéressante, je me laissai distraire, comme mes compagnons, par sa causerie.

(1) *Gens de modeste condition sociale*

Elle avait fréquenté l'école française jusqu'en classe de troisième. Ayant par deux fois échoué au B.E.P.C, elle avait abandonné les études pour se consacrer à ce qu'elle appelait "le métier de femme", non sans se préparer pour participer à des concours qui pourraient lui permettre, en cas de réussite, de prétendre à un petit emploi salarié. Pour elle, il n'était nullement question de se marier et de rester à la merci d'un homme dont elle dépendrait matériellement.

Physiquement, Abissatou n'était pas mal. Elle était même très belle.

Bientôt Oulimata revint sans sa mère. Je mis quelques secondes avant de la reconnaître car elle avait quitté sa camisole et son pagne délavés et avait enfilé une robe à l'élégance simple qui lui donnait une grâce que je n'avais jamais soupçonnée. Elle déposa sur une table à carreaux deux bouteilles de Sibras et se mit en devoir de les ouvrir à l'aide de ses dents.

Abissatou sortit chercher des verres. Quand elle réapparut, elle avait changé de toilette au grand enchantement d'Idrissa qui avait été séduit dès le premier sourire de l'aînée d'Ouly.

Nous nous rafraîchîmes dans la joie. Moussa et Idrissa s'abandonnaient à l'ambiance grisante. Moi, je demeurais coi. En fait, je méditais sur ce qui se tramait autour de nous, autour de moi, plus exactement. Ouly était assise à mes côtés sur le lit. Assise à mes côtés ? En réalité, elle était assise tout contre moi et déployait toutes les ressources de son charme pour m'intéresser à elle.

Je respirais à pleines narines l'odeur prenante de son corps. De temps à autre, elle riait aux éclats, se trémoussait et se laissant aller, se couchait littéralement sur moi. Voyant

que je persistais dans mon mutisme, elle chuchota à mon oreille:

-Tu ne dis rien, M'sieu ?

Ce fut alors que je vis ses yeux, que je remarquai avec un profond saisissement toute la splendeur hypnotique de ses yeux. De grands yeux marron, pétillants et envoûtants. Pour dire quelque chose, je balbutiai.

- Vivez-vous ici avec votre père ?

Je compris aussitôt que j'eusse mieux fait de continuer à me taire. Subitement le visage d'Ouly s'assombrit et à travers le regard d'Abissatou, je lus le message douloureux.

Peu après, les deux sœurs nous raccompagnèrent jusqu'au seuil de la maison et nous serrèrent la main en nous souhaitant de faire bonne route et de trouver la paix dans nos demeures respectives.

J'avais eu le coup de foudre lorsque je découvris Ouly sous son véritable jour, hors du cadre dépersonnalisant d'une salle de classe où le professeur ne retient de ses élèves que les noms et prénoms, les performances intellectuelles et parfois le visage.

Dans une baraque du quartier de Colobanc, j'avais découvert Ouly et ses yeux m'avaient conquis. Pourtant, n'acceptant pas d'être pris au piège de l'amour par une élève, je m'étais juré de ne plus remettre les pieds chez elle.

Il ne faut jurer de rien.

J'y retournai une fois, deux fois, trois fois.

Ensuite ce fut une habitude.

Et puis j'avais réellement éprouvé le besoin de revoir Mère Soukaïna. Au début, je m'expliquais difficilement les raisons de l'attirance irrésistible qu'exerçait sur moi cette bonne femme. A force de la fréquenter, de l'écouter, de l'observer durant nos longues causeries, je compris. Mère Soukaïna avait je ne sais quoi dans son maintien, dans ses tics les plus évidents, qui rappelait vaguement mais infailliblement le seul être qui ait vraiment compté dans ma vie et dont le Créateur m'avait trop tôt privé de la tendresse : ma mère.

Le teint noir, Mère Soukaïna était une femme de stature moyenne. Sous l'ample grand-boubou de lagos qu'elle revêtait invariablement, on devinait aisément son corps menu, quelque peu éprouvé par les ans et les servitudes d'une existence jalonnée de perpétuelles luttes pour la survie. Avide de palabres, elle avait une bouche aux lèvres proéminentes qui, en s'entr'ouvrant, dévoilaient une denture rougeâtre. Elle était friande de kola. De temps en temps, les doigts de sa main gauche repoussaient l'éternel fichu vert piqué d'étoiles blanches dont sa tête était couverte, et grattaient laborieusement sa tignasse de cheveux grisonnants.

Pétrie de discrétion, Mère Soukaïna détaillait à la dérobée son interlocuteur. Son regard furtif, lorsqu'il osait se poser un instant sur ce dernier, l'enveloppait d'une infinie tendresse. Car Mère Soukaïna était bonne, d'une bonté ineffable qui se manifestait par une sorte d'abandon moral, total et presque naïf, à l'autre quel qu'il fût, jeune ou adulte, proche ou étranger. Ainsi mon jeune âge, loin d'ériger un mur de gêne entre nous, était-il une raison suffisante pour qu'elle prît plaisir à s'entretenir avec moi, me faisant bénéficier de son expérience.

S'il veut s'instruire, l'enfant doit assidûment fréquenter les vieilles personnes.

A côté de Mère Soukaïna -comme, jadis, les cadets à l'ombre de l'arbre-des-palabres séculaire qui abritait les assises au cours desquelles fleurissaient la sagesse et la sagacité des aînés-, j'appris beaucoup de choses. J'appris, entre autres choses, à mieux connaître cette brave femme en qui s'incarnaient les vertus cardinales de la femme sénégalaise. Modeste mais d'une fierté innée. Prodigue en téranga même quand elle est de basse condition. Laborieuse. Ne souffrant à aucun moment de décevoir ses "nawle" (1) ou de dévier du chemin de l'honneur.

Après la mort de Matar Thiam son époux, emporté par une courte maladie, Mère Soukaïna s'était retrouvée seule à l'âge de quarante ans. La présence d'un fils ou d'une fille à elle, l'eût consolée. Hélas ! De sa vie, elle n'avait jamais goûté la joie incomparable d'enfanter et, au fil des saisons, de voir croître et forcer le fruit de son ventre, porté neuf mois durant; neuf mois de douleurs, de lourdeur et d'espoir mêlé d'inquiétude ; neuf mois au cours desquels la femme, se sentant investie d'une responsabilité qui la dépasse, est tout entière concentrée en elle-même, à l'écoute de cette autre vie qui a pris racine en elle, qui bouge et déjà réclame des égards, une attention particulière.

Etait-elle stérile ? Matar était-il défaillant ? Tout le voisinage s'était posé ces questions et beaucoup d'autres encore. Qu'en était-il exactement ? Nul n'eût pu le dire.

Toujours est-il qu'au bout de cinq années de vie conjugale

(1) *Ses pairs, ceux de son rang.*

les époux, anxieux, s'étaient résolus à consulter un médecin. Sans succès. D'ailleurs Mère Soukaïna n'accordait pas grand crédit à la médecine des Toubabs. Ces derniers. Selon elle, n'ont aucun respect pour le corps de l'homme qui, entre leurs mains, passe pour une chose insignifiante livrée à l'investigation de leurs appareils. Elle croyait en la science du marabout, homme de Dieu ou dépositaire de la science ancestrale, qui perce le mystère des choses et des êtres sans les tripoter, les ausculter ou les dénuder impudiquement. Matar et elle en avaient consulté plus d'un. Selon les dires de la majorité des doctes gens visités, Soukaïna avait un amant génie très jaloux qui lui apparaissait en rêve. Chaque fois qu'elle était en période de conception, cet amant malfaisant se présentait à elle. Le fœtus, les jours suivants, se répandait en trainées de sang souillant les pagnes de la pauvre femme. Il fallait éloigner à jamais cet esprit maléfique.

Et Soukaïna de s'enduire matin et soir, de prendre des bains rituels le jour et la nuit, d'ingurgiter d'une semaine à l'autre un "sâfara" (1) infect ! Les gris-gris s'étaient multipliés et avaient formé un bourrelet à sa taille.

Matar, quant à lui, se pliant à certaines prescriptions, avait tourné le dos à son épouse les jeudi et vendredi soir. Les autres soirs, avant de se coucher, il avait formulé des incantations. Tout fut vain.

De guerre lasse, les époux s'étaient résignés, et dans la foi, avaient essayé de trouver refuge.

« Allah est grand ! C'est lui qui rend heureux ou malheureux, riche ou pauvre. Il crée l'homme et lui accorde

(1) Eau bénite.

ou lui refuse le bonheur d' être la source d'une autre vie. Dans le malheur qu'il semble nous réserver, il dissimule toujours un bienfait que nos passions immédiates nous empêchent de voir. Qui sait si l'enfant que l'on souhaite, s'il naît, apportera avec lui la paix » ?

La voix de Mère Soukaïna avait des accents poignants quand elle évoquait les événements douloureusement marquants de son existence, surtout le souvenir de son défunt époux.

« Jamais homme ne fut aussi doux, aussi généreux et plein de condescendance à l'égard de la femme -la sienne ou toute autre. Avec lui, j'étais à l'abri des soucis. Je n'avais ni faim ni soif. Il me comblait, devançant le moindre de mes désirs. Mes malles étaient pleines. Pagnes, camisoles, grands boubous légers ou en basin riche cousus par les habiles tailleurs de Sandaga. Boîtes à bijoux gorgées de colliers, de boucles, de bracelets, de bagues de toutes sortes, en or ou en argent. Je ne manquais de rien. C'était chez moi que les voisines venaient se faire une beauté quand elles étaient invitées à un tam-tam, à un mariage ou à un baptême... »

Ces retours en arrière vers un passé opulent mais révolu étaient ponctués de fréquentes pauses. Mère Soukaïna paraissait alors se recueillir un instant, puis, hochant tristement la tête, laissait sourdre un grand soupir et, lentement, reprenait le fil de son discours.

« Matar était la bonté même. Il réunissait en lui toutes les qualités à un homme de Dieu. Piété, modestie, altruisme. Il brûlait du même désir que moi de laisser ici-bas une ombre qui l'eût rappelé à la mémoire des hommes si oublieux. Ses parents qui l'avaient encouragé à jeter son dévolu sur moi lui

enjoignaient de convoler en secondes noces avec une cousine, jeune et... féconde. Mais il resta sourd à leur invite et finit par les dresser tous contre lui. Pourtant rien ne l'empêchait de prendre une deuxième femme. L'Islam, notre religion, lui permettait d'en avoir quatre »

« Craignait-il de me causer de la peine, bien que je n'eusse jamais parlé devant lui de ma haine contre la polygamie ? Peut-être se souvenait-il des premières années qui suivirent notre mariage. Il n'avait pas encore commencé à travailler au village artisanal. Je l'avais entretenu grâce à l'argent que je gagnais en tressant jeunes filles et femmes de notre entourage, et en vendant des perruques que je confectionnais en m'inspirant des coiffures traditionnelles à la mode de l'époque. Eût-il été comme les hommes d'aujourd'hui, Matar aurait fait litière de toutes ces considérations et m'aurait abandonnée à la première occasion, sous n'importe quel prétexte. Mais il était droit. Il n'était point homme à oublier "hier". C'est pourquoi il se gardait de rompre le pacte qui, par-delà les liens conjugaux, scellait nos destinées et fait que je demeure encore attachée à son souvenir, seule oasis où va boire mon esprit dans le désert de ma vie devenue monotone... »

Mère Soukaïna n'était pas heureuse. Les siens, compatissants et solidaires, faisaient de leur mieux pour lui prêter main forte, qui lui apportait un demi-sac de riz à chaque fin de mois, qui lui garantissait périodiquement une certaine somme d'argent, et qui promettait de la prendre en charge à l'occasion des grandes fêtes musulmanes.

Quelque congrue et irrégulière que fût l'aide qu'elle recevait de parents ou d'amis, Mère Soukaïna vivait dignement

dans sa demeure de Colobane avec Ouly et Abissatou.

Soulèye Seck, le frère aîné de Mère Soukaïna était le père d'Abissatou. Trois ans après la mort de Matar, il l'avait confiée à Soukaïna, ne lui en réclamant que les os. Ouly ? Les premiers jours, rien de précis la concernant ne me fut appris. Tout juste me laissa-t-on entendre qu'elle était orpheline de père et de mère dès le bas âge.

Chaque fois que je prenais congé de Mère Soukaïna, à qui je glissais de temps à autre le prix d'une noix de kola, j'allais donner le bonjour ou le bonsoir à Abissatou et à Ouly dont la chambre était située au fond de la cour. Les premiers jours, je m'étais arrangé de sorte que notre causerie fût toujours orientée sur des problèmes scolaires ou d'ordre général qui m'éloignaient du terrain sur lequel, par ses gestes, ses œillades, son comportement et ses allusions sans équivoque, Ouly cherchait insidieusement à m'entraîner.

Un dimanche après-midi, alors que le vieux poste de radio, qui trônait sur un vieux buffet datant sans doute de l'époque de prospérité de Mère Soukaïna, diffusait une musique savoureuse et trépidante, Ouly se leva et fit une démonstration qui me révéla ses talents de danseuse. Voyant que je me contentais de sourire en la regardant faire, elle me tira doucement par le bras :

- Viens danser avec moi, M'sieu.

Je résistai :

- Je suis un piètre danseur

- Un maître danseur, tu veux dire, fit-elle pince-sans-rire. Je suis sûre que chaque samedi soir tu vas te défouler.

M'enfonçant davantage dans mon fauteuil, je déclamai

- Je pense plus à me cultiver qu'à aller faire des cabrioles et des entrechats dans quelque boîte de nuit. Je te conseillerais de songer avant tout à tes études. C'est plus urgent, plus profitable et moins dangereux que le reste.

- Le temps de la jeunesse est court. Il faut en profiter rétorqua Ouly, philosophe.

-Justement ! m'empressai-je de remarquer. C'est maintenant qu'il faut t'attacher avec ferveur à la tâche pour obtenir les diplômes qui te seront indispensables demain pour avoir "une place à l'ombre". Tu as assez perdu de temps, tu le sais bien. A dix-neuf ans, tu es seulement en classe de troisième. Elle parut surprise de constater que je connaissais son âge exact.

Au bout du cycle primaire, Ouly avait été exclue sans avoir obtenu le certificat d'études primaires élémentaires. Mère Soukaïna avait été obligée de faire réduire son âge et un ami de son défunt mari l'avait aidée à l'inscrire en classe de sixième à l'école franco-arabe, puis en cinquième dans le collège où je l'avais connue.

-Comment sais-tu que j'ai dix-neuf ans ? s'enquit-elle. Comme je ne répondais pas, elle enchaîna :

- Mère Soukaïna, bien sûr. Dieu sait ce qu'elle a pu te raconter d'autre. Elle passe le plus clair de son temps à me chicaner.

- Ne dis pas cela. Elle t'aime bien, fis-je. A te regarder, on ne te donne guère les seize ans qu'indique ton dossier Scolaire.

Tu es plus mûre. D'ailleurs tous les professeurs le disent. - Ah bon ? s'étonna-t-elle.

Et subitement intéressée : - Que disent-ils d'autre ?

- Que tu ne fournis aucun effort en classe. Je suis de leur avis et n'ai pas manqué d'en toucher quelques mots à Mère Soukaïna, dis-je d'un ton neutre.

- Que lui as-tu dit ? s'écria Ouly, la main à la bouche. Ignorant sa question, je poursuivis :

- Ouly, il faut t'y mettre sérieusement sinon ça n'ira pas. Elle baissa la tête : -Je ne suis pas douée pour les études, M'sieu. Ce n'est pas ma faute.

Je la dévisageai. Elle ne pouvait formuler vérité plus simple et plus tangible. Tout en elle trahissait une hâte forcenée de vivre. La croissance et l'épanouissement du corps semblaient avoir de loin, chez cette fille comme beaucoup d'autres de sa génération, devancé la maturation de l'esprit. Celui-ci, dans de telles conditions, ne joue plus le rôle de régulateur des passions. Au contraire, il marque le pas, subordonné aux caprices des désirs cuisants et éphémères de ce corps qui se rue sur tous les semblants de plaisir.

- Tu ne manques pas de moyens mais de bonne volonté, dis-je sans beaucoup de conviction.

- Tu es bien indulgent à mon égard, sourit-elle.

- Tu peux mieux faire si tu le veux. Mais quand tu es en classe, on dirait que tu n'y es pas tellement, tu es lointaine...

- C'est à croire qu'aujourd'hui tu es venu exprès pour me faire la morale, observa-t-elle, un soupçon d'agacement dans la voix.

- Pas du tout, assurai-je en me levant. - Reste encore, me pria-t-elle.

- J'ai un paquet de copies à corriger, prétextai-je en marchant vers la porte.

- Quand pourrai-je venir te rendre visite ? demanda-t-elle.

- Je souhaite que tu ne viennes pas. Elle parut offusquée : - Pourquoi ?

- Du moment que nous avons l'occasion de nous voir quand je viens causer avec Mère Soukaïna...

Elle m'interrompit : Est-ce elle que tu viens voir ?

- Que veux-tu que je te dise, Ouly ? fis-je, embarrassé. Elle était venue se planter devant moi et ses yeux cherchaient les miens qui fuyaient, allant d'un coin à un autre de la chambre dont les parois étaient tapissées d'isorel peint en vert.

Quand sortirons-nous ensemble ? - Ouly, je suis ton professeur.

- Et après ? - Je ne peux pas sortir avec toi.

- Pourtant ce sont des garçons de ton âge ou de loin tes aînés qui me courent après.

La logique abrupte d'Ouly m'avait laissé bouche bée. Pendant quelques secondes, nous nous observâmes en silence. Elle ne sourcilla point.

"Les temps ont vraiment changé !" me dis-je en moi-même.

Quand j'étais écolier puis lycéen, je n'avais jamais osé regarder notre maître puis nos professeurs dans les yeux.

L'enseignant incarnait le savoir et nous l'idolâtrions. I était celui entre les mains de qui semblait résider notre destin, notre réussite ou notre échec dans la vie. Toujours altier et strict de port, extraordinairement volubile et comme doué du don d'ubiquité, il était une sorte de dieu qui régnait sur notre enfance par la férule, et sur notre adolescence par la crainte qu'il nous inspirait et entretenait avec science. Il nous hantait jusque dans nos cauchemars. Nulle familiarité entre lui et nous n'était imaginable.

A cette époque où l'Afrique noire venait à peine de sortir de la nuit de la colonisation, les cadres autochtones étaient peu nombreux et l'homme moyen les assimilait au Toubab dépositaire de la puissance qui asservit les peuples et des connaissances grâce auxquelles on apprivoise la nature et édifie les cités de pierre.

Je me souviens que mon père, à chaque rentrée des classes, me répétait ce qui, pour lui, était le viatique du bon écolier :

« Celui qui a la charge de ton instruction et te guide sur la voie ardue du savoir mérite ta vénération. Cependant n'aie pas peur de lui au point de t'isoler sur un banc au fond de la classe d'où tu verras mal les écritures sur le tableau noir et entendras mal sa voix. Cherche à devenir son ami en te distinguant par ton travail. Ne provoque pas son courroux par ton étourderie ou ton inconduite. En classe, il est responsable de toi : s'il te frappe ou te blâme, ne réplique point car le jour où tu sauras ce qu'il sait, tu auras le même droit de frapper et de blâmer tes disciples sans qu'ils bronchent. Sache enfin que les Toubabs sont les maîtres des temps nouveaux. Si tu assimiles leur langue et les secrets qu'elle véhicule, tu seras parmi les élus de demain ».

De nos jours, l'élève a perdu tout engouement pour les études. Il ne vénère plus son maître ou son p professeur. Ni démiurge, ni omniscient, ce dernier est tombé de son piédestal d 'antan et est devenu simplement l'aîné qui dispense les rudiments de connaissances accessoires., produits d'une culture et d'une civilisation en décadence qui n'exercent plus aucun magnétisme sur la jeunesse.

Quand mon regard croisa à nouveau le sien, je compris qu'Ouly attendait d'être délivrée.

Cet après-midi-là encore, comme toutes les fois précédentes, je me dérobai.

Saurai-je relater avec exactitude les événements qui survinrent par la suite et contribuèrent à renforcer le lien ténu qui m'attachait à Ouly ? Inextricables, ils s'enchevêtrent dans ma mémoire. Je m'embrouillerais à vouloir les rappeler de manière détaillée et chronologique.

Quly et moi nous nous voyions désormais presque tous les jours et nous faisons voir de plus en plus ensemble, presque partout : au cinéma Lux, au Sahel, au Théâtre National Daniel Sorano, au Centre culturel français ou à l'avenue William Ponty, confrontant nos goûts devant une vitrine ou assis à la table de quelque café, dégustant chacun un chawarma à grandes bouchées arrosées de jus de tamarin.

Quelquefois notre promenade nous menait jusqu'à Soubédioune, à l'heure où les rayons du soleil qui va se coucher ne chauffent plus. Là, après nous être frayé un passage parmi la foule d'hommes et de femmes venus sur le marché de la plage s'approvisionner pour la semaine, qui en légumes, qui en poissons frais ou en viande ; après avoir longuement contemplé le grouillement bruyant des mareyeuses autour

des pirogues bariolées des pêcheurs lébous qui venaient d'être tirées à sec avec leurs prises encore frétilantes, nous allions nous asseoir, un peu au-delà, sur un banc de pierre. Ouly, alors, se serrait contre moi. La brise nous caressait le visage et faisait voler le foulard qu'elle avait enroulé autour de son cou.

La mer s'offrait, à perte de vue, énigmatique et souverainement belle. Elle mugissait comme une génisse en rut. Le ciel, déployant son ogive bleue, plongeait en elle, là-bas, à l'horizon lointain. Tantôt, elle se répandait en gémissements plaintifs contre les rochers et tantôt elle faisait déferler. Son flot sur la grève avec un roucoulement d'amante comblée...

Mes rapports avec Ouly étaient devenus sérieux. Cependant, à aucun moment, je n'oubliai qu'elle était mon élève. En classe, mon comportement à son égard ne changea pas. Du moins l'imaginai-je. En y réfléchissant, je me rends compte que j'étais devenu intransigeant. Chuchotait-elle pendant mon cours, je la priais de sortir. Commettait-elle la moindre erreur, je lui attribuais une note qui la sanctionnait, non sans l'avoir vertement sermonnée.

Un jour, elle se plaignit :

- M'sieu, tu es devenu trop sévère vis-à-vis de moi. Je répliquai :

- En classe, mes sentiments pour toi ne comptent pas. En vérité ces sentiments que je cherchais à dissimuler aussi bien aux élèves qu'à mes collègues, ces sentiments, à l'emprise desquels je m'efforçais d'échapper dans l'exercice de mon travail, me poussaient, alors que je me voulais intègre et impartial, à être injuste envers Ouly. Cette dernière subissait ma tyrannie sans se cabrer.

Et nous continuâmes à sortir ensemble à nos heures de liberté.

Pourtant, je refusais toujours de la recevoir chez moi. Paradoxe d'un homme victime du complexe de culpabilité ? Précaution garantissant ma loyauté, ou tentative ultime de résister à la force qui m'avait vaincu à demi ? Je ne sais pas. Je ne sais pas non plus combien de temps l'interdit resta inviolé. Un mois et demi. Deux, peut-être.

Un soir, pendant les vacances de Noël, Ouly vint inopinément chez moi. A l'époque, j'occupais une chambre que j'avais sous-louée dans une villa à la cité des H.L.M. de Fass. La porte n'était pas fermée. Je sursautai quand Ouly entra sans avoir frappé. Elle s'était métamorphosée en noire américaine, Chemise bleue à carreaux, jupe en jean fendue par-devant, chaussures à talons moyens, cheveux peignés à la mode "afro" formant une haute couronne auburn au-dessus de son visage légèrement éclairci au fond de teint.

Elle s'installa sur la chaise pliante que je lui désignai après être revenu de ma surprise, et parut inspecter les lieux.

Elle ne prêta aucune attention à mes paroles et continua à promener son regard autour d'elle.

J'étais comme un fauve surpris dans son repaire et a qui ne s'offre qu'une alternative : faire face.

- Hé bien, Ouly, c'est ici que je vis. Rien d'extraordinaire, comme tu le constates, fis-je en brassant l'espace du mouvement incohérent de mes bras.

Dans ma chambre, il n'y avait qu'un lit, une table de travail sur laquelle était posé un simulacre de bibliothèque

d'un mètre de hauteur, à trois étagères et six compartiments rectangulaires remplis de livres, une chaise de bureau, deux chaises pliantes et une commode.

J'aurais souhaité disposer d'un peu plus d'espace et jouir d'un confort à la mesure de l'attente de l'homme de la rue qui s' imagine que la condition de l'enseignant est enviable. Mon oncle maternel Ndemba croyait cela qui m'appelait *Buur*. Tous les deux ou trois mois, il quittait son village pour venir, me soumettre ses problèmes", ses cas" et autres imprévus.

-Sans doute as-tu des millions dans ton compte en banque. Si cela n'est pas, je me demande ce que tu fais avec tes émoluments qui doivent être importants, disait-il.

- Veux-tu boire quelque chose ? demandai-je. - Volontiers, fit Ouly.

J'appelai : - Leuk!

Un garçon aux oreilles démesurées et aux gestes mécaniques se présenta presque aussitôt et salua poliment Ouly qui ne cachait guère son envie de rire. Leuk était le cadet des fils du propriétaire de la villa où je logeais.

- Tu m'as appelé, Monsieur Ndiaye ?

-Oui. Va m'acheter deux bouteilles de Sibras, expliquai-je en lui tendant un billet de mille francs.

Leuk sortit et revint. Je récupérai la monnaie qu'il me rapporta et le gratifiai d'une pièce de cinquante francs. Je pris deux verres de la commode et servis...

Moment délicat que celui où l'homme se trouve seul en face de la femme et ne sait pas par quel bout commencer pour nouer la conversation. Il

cherche dans la foule des mots qui se proposent à lui et lui brûlent les lèvres. Il a l'impression

qu'aucun d'eux ne convient pour, exactement, exprimer ce qu'il ressent pourtant très nettement au fond de lui-même. Sans doute est-ce l'un des moments où l'homme réalise la vanité des mots, l'inutilité relative de toute langue qui, en définition, ne rapproche que ceux qui se sont rencontrés et se sont reconnus, qui se sont cherchés et se sont retrouvés, ceux qui ont compris que l'homme est le remède de l'homme.

Pour la femme assise en face d'un homme, comme pour l'homme assis en face d'un autre homme, il n'y a qu'une vérité qui n'a pas besoin d'être dite, d'être méditée. Elle est la seule vérité, ici-bas. En leur révélant la communauté de leur destin, elle unit les fils d'Adam et d'Eve. Elle brise en chacun d'eux la tour de solitude où couvent orgueil, égoïsme et haine. Cette vérité c'est, au-delà du désir charnel et des intérêts particuliers, la reconnaissance d'une part de soi en chaque être humain quels que soient son sexe, sa caste, sa condition, sa religion et sa race...

Ouly déposa son verre et se leva brusquement.

- Où vas-tu ? m'étonnai-je.

- Je rentre, répondit-elle sèchement.

- Pourquoi ?

- Je vois que je te gêne.

Pas du tout.

- Depuis que je suis entrée ici, tu as l'air de quelqu'un qu'on dérange. Tu ne me parles même pas.

Ouly ?

Que veux-tu que je dise que tu ne comprends déjà,

- Ce que je comprends, je l'ai deviné. Mais cela n'est pas suffisant. Il me faut une confirmation, rétorqua-t-elle, véhémement.

- Une confirmation ?

- Je ne sais en vérité rien de tes sentiments ni de tes projets L'homme a tout de même besoin des mots, de la langue, pour donner une consistance à ses pensées, à ses rêves et aussi à ses certitudes.

- Ouly, je crains de parler trop vite. Je ne sais pas ce que nous réserve l'avenir.

- Personne ne le sait. Chacun a cependant le droit de vouloir et de rêver. Tant pis si le vœu n'est pas exaucé. Tant pis si le rêve ne se réalise pas,

- Peut-être as-tu raison. Mais...

Elle m'interrompt :

- Il n'y a pas de mais, « M'sieu ». Je l'arrêtai net :

- Nous ne sommes pas en classe, Ouly.

- Je ne pourrai jamais t'appeler par ton prénom. C'est plus fort que moi, M'sieu, fit-elle en riant.

Elle rit encore plus fort en se rendant compte de son erreur récidivée. Pour Abissatou et Mère Soukaïna aussi, j'étais Monsieur Ndiaye" pour la première et "Moussé" pour la seconde, l'homme sans prénom. J'avais protesté en vain.

Ouly renonça à partir et se rassit. Faisant mine de s'intéresser au "Soleil" dont les pages étaient dispersées derrière moi, elle se trouva bientôt à mes côtés, sur le lit.

A ce moment, nous entendîmes frapper à la porte. A peine Ouly eut-elle le temps de s'écarter de moi. Sans attendre le "entrez" conventionnel,

mon père fit irruption dans la chambre. Dès qu'il vit Ouly son masque s'assombrit.

- Qui est cette fille ? demanda-t-il en la détaillant de pied en cap.

-C'est une amie.

- Ha ! ha ! ricana-t-il, sardonique. Une amie ? Qui veux- tu tromper ? Je te prends sur le fait. Voici la raison pour laquelle tu t'es éloigné de ma vigilance: faire le mauvais garçon.

J'eus la force de maîtriser ma rage. En l'espace de quelques secondes, les gouttes d'une sueur abondante envahirent le visage d'Ouly. La tête basse sous le poids de la mortification, les yeux embués de larmes, elle se leva et sortit en chancelant. Je fis un mouvement pour la retenir puis me ravisai.

Mon père prit place en face de moi et toussa. C'était ainsi qu'il s'éclaircissait la voix lorsqu'il s'apprêtait à prononcer un de ses discours prolixes et monotones. Comme je n'avais pas le cœur à endurer un monologue dont je devinais trop bien le contenu et le but, je le devançai :

-Si c'est pour me relancer sur le problème dont tu m'as entretenu avant hier que tu es ici, je te dis tout de suite que c'est inutile.

Inutile ? sursauta-t-il.

Au fond de ses orbites cavernieuses, ses yeux minuscules flamboyaient. Il s'écria, l'index pointé vers moi :

- Impertinent. Ne peux-tu m'écouter avant de dire des sottises ?

- N'es-tu pas venu me parler de Penda ?

Il m'observa longuement, hocha la tête. Je crus un moment qu'il allait me maudire et prendre congé. Il ne broncha pas. Il n'était point homme à désarmer si promptement. Il se contenta de retrousser les larges manches

de son *sabador* et renifla. Puis, sentant qu'il ne lui servirait à rien de renâcler de colère, il dit d'une voix qu'il voulait douce :

- Mar, je suis ton père et je veux ton bien. En doutes-tu ? - Non.

- Alors pourquoi ne veux-tu pas suivre mes conseils ? Tu n'es plus un enfant. Si tu portes mon boubou, il ne sera ni trop large ni trop long pour toi. Si tu chausse mes babouches, elles t'iront comme si elles étaient faites pour tes pieds. Tu es un homme. Et un homme, pour être utile à la communauté et être respecté de ses semblables, doit avoir une compagne. Or on ne peut trouver meilleure compagne qu'en choisissant parmi ses parentes.

- Je ne suis pas de ton avis.

- Ne dis pas cela.

- Les temps ont changé.

- Eh bien ou en mal ? Hein, réponds. Le monde a perdu son visage du passé, c'est vrai. Il est devenu comme la femme qui se met de la poudre rouge sur la figure et se dépigmente pour devenir aussi blanche que les blanches mais n'en demeure pas moins une négresse quoique sans dignité et sans amour-propre. Le monde marche, c'est vrai. Mais il n'est pas une créature dotée de vie, de pieds. Ce sont les hommes, qui le font marcher, qui ont changé. Ils ont bouleversé l'ordre ancien et détruit les valeurs d'hier. Toi, tu es mon fils et je te conseille de rester fidèle à tes racines. L'arbre, fût-il baobab géant, finit par terre quand il perd ses racines.

- Père...

- Tais-toi. Laisse-moi finir, enfant fourvoyé. Peux-tu trouver une fille aussi bien éduquée et aussi digne de toi que Penda ?

- Mais je ne la connais même pas. Je ne l'ai jamais vue.
- Tu n'as pas besoin de la voir. Penda est ta parente, la file

de ma demi-sœur. Vous avez la même origine et le même sang. Si tu la repousses, qui pourras-tu accepter ? Tout de même pas cette fille habillée en homme, qui vient de sortir d'ici. La connais-tu ? Peux-tu dire qui sont ses parents, d'où ils viennent et s'ils sont propres ?

- Père...

Sache qu'une épouse se choisit.

- Justement. Je veux choisir moi-même celle qui sera la mienne demain. Mais toi, tu veux m'imposer Penda parce qu'elle est une parente.

- Prétends-tu pouvoir choisir une épouse parmi les filles que tu as par hasard rencontrées dans cette ville qui est un creuset d'ethnies, de races, de groupes humains venus de partout ?

Mon père était originaire du village de Ndogal, situé à une dizaine de kilomètres de M'Pal. Bon musulman, il était aussi fort attaché aux coutumes ancestrales. Il ne pensait rien et ne disait mot sans se référer à l'époque où le monde n'était pas encore gâté, où tout était à sa juste place, les vieux avant les jeunes, les femmes après les hommes et tous les membres de la communauté adorant le même dieu, partageant les mêmes joies et les mêmes peines. Son long séjour à Dakar où le vent de l'exode l'avait amené et implanté dès la fin de la seconde guerre mondiale, n'avait pas réussi à le changer. Au contraire il semblait avoir exacerbé son passéisme fanatique, lui ayant permis de confronter le monde d'hier et celui d'aujourd'hui, l'un harmonieux, régi par une éthique et des règles

précises auxquelles tous adhéraient, l'autre faisant figure d'un chaos où l'homme a régressé dans l'animalité.

Quand il commençait à parler, mon père, peu à peu,

s'échauffait et ne s'arrêtait plus. Les phrases alors s'enchaînaient les unes aux autres et le discours se développait, coulait comme un cours d'eau, charriant proverbes, anecdotes, prosopopées, images pittoresques, sourates du Saint Coran et hadiths du Prophète ; il évoluait en arabesques déconcertantes avant d'aboutir infailliblement à une conclusion sans détour, nette et péremptoire.

Il acheva ainsi : - un bon garçon n'a pas le droit de se livrer à un jeu de hasard quand il s'agit d'une chose aussi grave que le mariage. Ce dernier engage toute son existence, celle de tous les siens dans une large mesure et surtout celle des enfants qui en naîtront.

Je pris le parti de garder le silence.

Pour donner plus de poids à ce qu'il venait de dire, mon père ajouta :

- Si ta mère vivait encore, elle te dirait ce que je t'ai dit.

- Ne parle pas de ma mère, protestai-je.

Il s'obstina :

- Je dis que si elle était encore là, elle serait de mon avis.

- Elle est morte de chagrin et c'est par ta faute.

Il recula, la main à la poitrine, le visage douloureusement crispé.

- Moi ? Es-tu fou, Mar ? Qui t'a raconté cela ?

- Je le sais, répliquai-je non sans cynisme. Tu lui préférerais Ndoumbé, ta seconde femme et tu l'avais délaissée. Tu étais même sur le point de la renvoyer au village quand Dieu la rappela à lui.

-Comment peux-tu savoir ? Tu étais tout petit, se défendit-il.

- Pas si petit que tu le dis.

D'ailleurs un enfant, à tous les âges, sait ou sent ces choses-là.

Il ne savait plus quoi dire.

Longtemps après son départ, je demeurai immobile, fixant sans le voir un coin de la chambre. Je ne puis dire si ce que je ressentais était de l'amertume ou de la tristesse. Toutefois, dans mes oreilles, résonnaient encore ses dernières paroles, paroles désabusées que d'autres pères, en d'autres circonstances, disent toujours à l'adresse de leur progéniture quand le moindre différend les oppose :

Je regrette de t'avoir envoyé à l'école française. Cette dernière, au lieu de t'éduquer, a rempli ton cerveau de sophismes. Elle t'a appris à ne tenir tête et à mépriser les vérités de chez nous"

Ce soir-là, j'eus du mal à trouver le sommeil.



Ouly et moi avons des ailes. Nous nous évadâmes du pays, loin des préjugés d'ethnie, de caste et de religion, Nous naviguions à travers le Temps et l'Espace et survolions des villages, des villes, des pays et des continents.

Une bonne partie du terroir des Noirs avait été happée par le désert vorace, ses fleuves avaient tari ou étaient réduits à de ridicules filets d'eau où venaient s'ébrouer hommes et bêtes faméliques. Le sable sec, comme ailé, fouettait avec virulence des villages entiers et les ensevelissait avec leurs habitants à demi morts de faim et de soif. Les villes grouillaient comme des fourmilières. Rues et avenues pullulaient

de loques humaines : femmes, enfants et vieillards crasseux et déguenillés, les uns, sans force, étendus à même les pavés humides de pissat, excrémenteux par endroits ; les autres assis à l'ombre des immeubles, mangeant du riz offert en aumône ou grignotant des morceaux secs de pain tirés du dépotoir des Libano-Syriens et des Assistants techniques.

Le monde s'était horriblement métamorphosé avec l'aggravation de la crise économique. L'Afrique qui a survécu pendue aux basques de l'Europe (que son sort désormais préoccupe) est au bord du gouffre, voire à demi-engloutie.

Après notre odysée à travers le Temps et l'Espace, Ouly et moi, nous revînmes au pays.

Faisant irruption de toutes les directions, des hommes en toge, mièvres et barbus, débouchèrent sur la Route Principale, brandissant des pancartes, les mains noires d'encre ou blanches de craie. Ils se dirigeaient vers le Palais de la République, entonnant un chant inintelligible dont le refrain était pourtant limpide :

"En avant, enseignants, tous ensemble"

Le leader des séditions semblait être l'homme à la haute stature qui se dandinait en tête du groupe, entre deux collègues hâves, chancelant sous le faix de leurs pancartes. Il arborait sous sa toge, un joli boubou de basin bleu qui scintillait au soleil. De petits écoliers, des cireurs, des

marchands ambulants et des badauds vinrent peu à peu grossir les rangs des hommes en toge qu'Ouly et moi suivions mécaniquement. Arrivés à quelques mètres du Palais de la République, ils rebroussèrent chemin et entrèrent, sur leur droite, dans une sorte de vaste jardin au milieu duquel était érigée une statue : la Statue Sacrée. Elle portait des lunettes à montures d'écaille

derrière lesquelles flamboyaient de gros yeux mobiles. L'air pénétré, elle ponctua de hochements de tête le discours que fit l'homme à la haute stature au nom de ses collègues militants du Syndicat pour le Renouveau de l'Ecole Africaine (S.R.E.A.), discours longuement applaudi qui exposait avec clarté la plate-forme des revendications dudit syndicat. Lorsqu'après lecture, l'homme à la haute stature déposa le cahier de doléances sur le piédestal de la Statue Sacrée, celle-ci se mit à sourire. Un sourire qui s'élargit, s'élargit et, soudain, fut suivi d'un ricanement satanique et épileptique accompagné d'un coup de vent d'une âpreté inouïe. Les pages du cahier, une à une, se détachèrent et s'envolèrent aux quatre points cardinaux comme des oiseaux blancs échappés de la cage souterraine de quelque colombophile. Presque aussitôt des hommes portant des tenues kaki, surgirent d'on ne savait où et fondirent sur les paisibles manifestants, leur ayant coupé toute retraite. Le leader des hommes en toge se déchaussa et retroussa son ample boubou de basin bleu. Ce furent la débandade générale et le sauve-qui-peut éperdu. Des coups de feu claquèrent. Des gourdins et des bouts de pilon cognèrent, avec un bruit mat, les crânes des dispensateurs de savoir. Le sang giclait et des corps s'affaissaient lourdement. La Statue Sacrée, au milieu de la mêlée sanglante, riait aux éclats et trépignait d'aise sur son piédestal.

Quand le calme revint, le vaste jardin n'était plus qu'un lieu macabre où agonisaient blessés moribonds et gisaient des corps déjà vidés de tout

souffle. Ouly était grièvement touchée à la tête par une balle perdue. Un horrible trou béait sur son front et laissait couler du sang noirâtre.

Le cœur ulcéré, je la soulevai et allai la déposer devant la

Statue Sacrée. Celle-ci n'avait plus ses lunettes à montures d'écaille. Elie avait autour de la tête un immense turban blanc et autour du cou un long chapelet à perles d'or. Elle fit une prière pour Ouly et m'assura qu'elle s'en sortirait... Inch'Allah.

A peine sorti du jardin, je sentis Ouly se raidir. Elle rendait le dernier soupir...

J'entendis frapper avec insistance à ma porte. Je me réveillai en sursaut.

- Qui est-ce ?
- Il est presque huit heures, Monsieur Ndiaye. C'était la voix de Leuk.

Le taxi stoppa. La course réglée, je sortis, claquai la portière, traversai la chaussée et franchis le portail du collège à grandes enjambées. Comme à l'accoutumée, Mme Dramé faisait les cent pas à proximité des salles de classe qui s'ouvraient sur la vaste cour de récréation sableuse, divisée en deux parties disproportionnées par une longue allée reliant le portail au seuil de la direction. Elle me rendit du bout des lèvres le salut que je lui adressai.

Mme Dramé était la directrice du collège. C'était une femme qui approchait le cap de la cinquantaine. On ne lui donnait jamais son âge tant

elle avait su se maintenir dans une relative verveur qui lui permettait de rivaliser de charme et d'élégance avec Mlle Camara, la surveillante préposée aux classes de quatrième, dont la beauté n'avait d'égale que l'indolence.

Mme Dramé mesurait avec lucidité la délicatesse des responsabilités qui pesaient sur ses épaules de mère de famille. Aussi, pour maîtriser son monde, dissimulait-elle les faiblesses inhérentes à sa nature féminine derrière un masque de réserve et de sévérité qui indisposait le personnel mal avisé mais suscitait la condescendance de ceux qui,

comme moi, avaient réussi à la comprendre et à la connaître telle qu'elle était. Ouverte, foulant aux pieds bien des tabous de notre société où chaque homme et chaque femme colportent un agrégat impressionnant de préjugés et de superstitions. Loyale et franche dans ses rapports avec son entourage, elle était de ces personnes que dire ce qu'elles pensent ne fait pas hésiter, qui appellent un chat un chat mais ne gardent au fond de leur cœur ni rancœur ni rancune.

Disons-nous la vérité quand il le faut sans tenir compte de nos grades respectifs. La sincère collaboration et la solidarité sont indispensables entre des gens qui ont choisi la voie noble mais ô combien délicate qu'est la nôtre" disait-elle souvent.

Les élèves la craignaient et la respectaient. Entre elles, elles l'appelaient "la Tigresse". Sa présence leur imposait correction et discipline et les astreignait, même durant les minutes de récréation, à tempérer leur fougue tapageuse. Les surveillantes, je n'ai jamais su pourquoi, la surnommaient « Maam Randatu-La-fée ». En tout cas, elle les exhortait inlassablement au travail consciencieux et les harcelait impitoyablement, la période des compositions et des examens blancs venue. Elle leur reprochait de transformer la surveillance en un lieu de papotage et de médiance où certaines vendaient des sandwiches, d'autres des tissus ou des bijoux à crédit.

Mme Dramé n'aimait pas voir un professeur arriver en retard, même d'une minute. Le matin, dès huit heures moins le quart, elle se plantait à bonne distance du portail, les bras croisés sur la poitrine. L'œil vif, elle surveillait l'entrée des élèves, contrôlait l'arrivée du personnel, flanquée de Mme

Carréra, la surveillante générale fluette, et jolie, que nos ouailles désignaient sous le sobriquet de Dame-Souris-trotte parce qu'elle marchait sur la pointe de ses hautes chaussures et semblait courir à tout instant. Mme Dramé échangeait alors des bonjours longs comme les longs cils de ses yeux inquisiteurs avec ceux qui étaient à l'heure, gratifiait de petits sourires les élèves qu'elle savait travailleuses, assidues et disciplinées, querellait celles-ci pour leur maquillage outré et celles-là pour leur blouse sale. Quant aux retardataires, selon qu'ils étaient élèves ou professeurs, elle les réprimandait rudement ou se détournait, feignant de ne pas les voir pour ne pas avoir à répondre à leur salut tardif. Souvent, lorsque j'étais dans l'une des salles de classe qui faisaient face au portail, je la voyais et l'entendais sermonner Monsieur Boye, un nouveau pour qui l'enseignement était manifestement un pis-aller. M. Boye se présentait régulièrement quinze à vingt minutes après que la cloche avait tinté. Il venait au collège pédestrement, expliquait-il. Les lenteurs admiratives avaient fait qu'au mois de janvier, il n'avait pas encore touché un franc de son salaire. Il avait dû attendre jusqu'au mois d'avril. Et jusqu'à cette date et même après quoique moins assidûment, il avait toujours été le dernier à venir assurer ses cours.

Tout bien considéré, Mme Drame était une femme de bonne volonté. Elle donnait le bon exemple par ponctualité, son dévouement, sa simplicité et son efficacité. Ne disait-elle pas :

- Avant de conseiller aux autres de se laver, il faut être propre soi-même.

Les mauvaises langues chuchotaient qu'elle n'était pas

aussi propre qu'elle voulait le faire croire. D'abord, elle devait son poste à un ancien ministre, ami de son père et célèbre pour son régionalisme. Durant le mandat de ce ministre, tous les postes-clefs d'un certain département de l'Education Nationale avaient été tenus par ses parents et des fonctionnaires issus de son ethnie ou originaires de sa région natale, comme c'était le cas de Mme Dramé. Ensuite, ou passaient les trois millions de budget chaque année allouée au fonctionnement de l'établissement ? Et les droits d'inscription et les cotisations des parents d'élèves ? Quelles réalisations Mme Dramé avait-elle faites qui pouvaient engloutir tant d'argent ? Autant de questions que je ne m'étais jamais posées et sur lesquelles s'appuyaient les mauvaises langues pour soupçonner Mme Dramé de se comporter comme certains responsables nationaux qui utilisent l'argent de l'Etat à des fins personnelles.

Mme Dramé pourtant ne semblait guère vivre au-dessus de ses moyens. Elle n'avait pas de voiture et s'habillait sans appareil.

Que Mme Dramé qui n'était qu'institutrice fût Directrice du collège frustrait et rendait certainement jalouses certaines personnes qui devaient travailler sous sa tutelle mais s'estimaient plus émérites.

- Billet d'entrée, M'sieu ! S'écrièrent d'un commun accord les élèves dès que j'entrai en classe, cartable sous le bras.

Excusez mon retard. Hier, j'ai travaillé jusqu'à deux heures du matin pour pouvoir vous rendre vos devoirs ce matin.

Un murmure d'enthousiasme accueillit ma déclaration.

Je montai sur l'estrade, allai m'asseoir sur ma chaise derrière le grand bureau métallique. De là je dominais les trois rangées de tables-bancs de la salle de classe. Cette dernière était spacieuse mais plus profonde que large avec un toit de tuiles rouges assez élevé, des murs craquelés par endroits et des fenêtres dont les vitres étaient garnies de trous étoilés. Tout à fait au fond, contre le mur en face du tableau vert, deux armoires réservées l'une à Mme S., l'autre à M.F. Les élèves étaient assises par deux ou trois sur chacune des vingt tables-bancs. Cette promiscuité favorisait la distraction et avivait la propension au bavardage.

Ne vous fiez jamais à l'homogénéité qui semble caractériser une classe.

Tous ces visages tendus vers moi, tous ces regards rivés au mien ne traduisaient pas tout à fait la même attente. Ils exprimaient des personnalités dissemblables qui se manifestaient chacune à sa manière.

Je me rappelle un camarade de classe singulier en son genre. C'était un grand gaillard grassouillet aux narines perpétuellement humides de morves, dont la masse et la taille contrastaient avec celles des gamins que nous étions, en classe de sixième. Il s'appelait Faye Mor et s'asseyait sur le même banc que moi, au fond de la classe. Alors que le vieux professeur de français, que nous appelions affectueusement Papa Delveau, s'escrimait à nous inculquer des règles de grammaire, Faye Mor déboutonnait son

pantalon et exhibait son sexe. Après quoi, il faisait un appel du doigt à Christine, la jolie blonde aux yeux bleus, notre voisine de devant. Celle-ci, lorsqu' elle se retournait et voyait le gros lézard noir que Faye Mor soupesait de sa main gauche, poussait un petit cri

de stupeur qui n'attirait jamais l'attention de Papa Delveau. Elle rougissait violemment et se mettait à trembloter. Alors Faye Morricanait, d'un ricanement diabolique qui fendait sa bouche jusqu'aux oreilles et, heureux du tour qu'il venait de jouer, remettait son reptile dans son refuge.

Chaque élève a sa manière de s'exprimer en marge des règles établies. Poussez la curiosité jusqu'à lire tout ce qui s'écrit sur les tables-bancs, à la porte des salles de classe, Sur les murs des W.C. et sur les papiers qui circulent clandestinement d'un élève à l'autre. Tendez l'oreille quand vous passez à côté d'un groupe d'élèves, dans la cour de récréation ou dans la rue. Ce que vous lirez ou entendrez-vous aidera à mesurer combien est fausse la vision par trop idéaliste qu'on a généralement de l'élève.

Malgré ses servitudes, une salle de classe a le charme des lieux familiers dont on s'accommode à force de les fréquenter et d'y retrouver les mêmes visages. Pour moi, elle était devenue un univers presque vital, un univers hors duquel je me sentais solitaire.

La classe, c'est surtout les élèves. Parmi eux, l'enseignant, si vieux soit-il, renoue par des liens directs avec la source féconde de jeunesse qui revigore l'esprit et le libère des préoccupations et lassitudes séniles. Chacun d'eux est comme un miroir qui réfléchit dans une certaine proportion l'image de l'enfant ou de l'adolescent qu'il fut. Il les aime :

c'est pourquoi il les gronde et les stigmatise, les menace et les exalte. Il les aime : chaque jour, en leur apportant un peu de lui-même, il reçoit un peu d'eux aussi. Les élèves sont plus que ses frères et sœurs, plus que ses enfants : ils sont sa véritable famille. N'est-ce pas à eux qu'il voue le plus

précieux de son être et consacre les moments les plus utiles de son existence ?

Au-delà des élèves qu'il a la charge d'instruire, l'enseignant travaille pour le lendemain des hommes qui ploient sous le poids de l'ignorance et de l'obscurantisme. Il est en train d'allumer le feu salutaire qui claira et orientera demain les hommes ainsi le phare des Mamelles qui aide les piroguiers attardés à retrouver leur voie sur les eaux ténébreuses. Il est un pionnier de l'avenir qu'incarne la jeunesse.

L'appel achevé, je commençai la remise des copies. Les notes s'échelonnaient de 05 à 15 sur 20.

- Bineta Barry : 05. Je me demande quelle langue vous écrivez. En tout cas ce n'est pas le français de France. Il faut lire. Il faut beaucoup lire, mademoiselle.

L'intéressée vint retirer sa copie.

- Oulimata Thiam : 06. C'est dommage. C'est vraiment dommage car les idées sont bonnes. Il ne suffit pas cependant d'avoir de bonnes idées. Il faut savoir les exprimer clairement, correctement, dans le respect de la grammaire et en suivant un plan logique et précis esquissé dès l'introduction.

Ouly ne manquait pas d'intelligence. Il faut dire qu'elle était même très intelligente. Seulement, elle n'aimait point son désintérêt.

Un jour, elle avait essayé de m'expliquer les raisons de

- Les études me passionnaient au début car j'étais persuadée d'apprendre des choses utiles. Mais au fur et à mesure que je grandissais, je réalisais le fossé qui existe entre la vie pratique et ce qui nous est enseigné. A quoi bon accumuler des connaissances que nous ne mettrons jamais peut-être en

pratique ? Et les diplômes, à quoi peuvent-ils bien servir, s'ils ne nous garantissent pas un emploi rémunéré en conséquence ?

- Tu te poses des questions prématurées. L'essentiel pour le moment est d'assimiler ce que tu apprends. Apres... Elle m'avait interrompu :

- Après j'aurai un emploi ou je connaîtrai le sort des licenciés et des maîtrisards qui comptent les poteaux (1).

- Le problème n'est pas tout à fait là, Ouly. L'instruction n'a pas pour seule fin l'obtention d'un emploi bien rémunéré, avais-je avancé. L'instruction permet à celui ou à celle qui en bénéficie d'appréhender son environnement immédiat, d'avoir une certaine connaissance du monde et des hommes et l'aide à faire le bon choix dans toutes les circonstances de la vie.

- Mais qu'apprenons-nous à l'école ? Rien de vraiment utile.

- Notre professeur de philosophie nous disait que les meilleurs élèves ne sont pas forcément les plus avisés mais souvent ceux qui se contentent de restituer fidèlement ce qui leur est inculqué sans se poser de questions.

- C'est vrai, avait acquiescé Ouly. Les plus bêtes réussissent sans problème. Ils répètent ce qu'on leur fait écrire, sans discussion et sans

même comprendre. L'essentiel pour eux étant de passer chaque année en classe supérieure.

Ouly, avec sa désinvolture et ses questions par trop captieuses, passait pour un mauvais esprit" dont il fallait débarrasser le collège au plus vite. Mme Bertin, le professeur

(1) *Expression populaire signifiant : chômer.*

Soukaïna